



Charles Smrodyni

Avant de commencer son récit, Charles nous dit :
« Les problèmes sont dus, si je puis dire, à la crainte de l'autre ».

L'avant-guerre

Son père Samuel, né le 6 mars en 1900 à Varsovie, et sa mère Naomie, née le 5 février en 1902, se sont rencontrés à Varsovie. Ils sont tous deux pratiquants. Après leurs fiançailles, Naomie part en Palestine en 1922 et son fiancé la rejoint un an plus tard. Une fois installés, ils décident, en raison du fort antisémitisme subi en Pologne, de déchirer leurs passeports polonais. Ils n'ont alors plus de nationalité et deviennent des réfugiés. Ils se marient en 1924 et vivent à Tel-Aviv.

Samuel participe à la construction des premières maisons de la ville. Sa santé se dégrade. En 1926, il décide de quitter Tel-Aviv pour rejoindre une tante à Paris. C'est là qu'un an plus tard, le 27 janvier 1927, naît Judith, leur fille aînée. Grâce à la loi du sol, elle est française. Naomie suit des cours de français à l'Alliance française et, ayant appris à broder en Pologne, elle se met à fabriquer des rideaux et des nappes brodées pour gagner sa vie.



1921. Mes parents avant leur départ pour la Palestine.

Quant à Samuel, il est ébéniste dans différentes entreprises juives à Paris.



*Notre échoppe en Israël
(épicerie & fruits et légumes).*

Ne supportant pas d'avoir abandonné la Palestine, Samuel et Naomie repartent pour Tel-Aviv en 1934. Ils ouvrent une boutique de fruits et légumes. Le 21 janvier 1936, Charles naît à Tel-Aviv. Dès 1937, l'insécurité se développe dans le pays : meurtres dans les rues, nombreuses révoltes arabes. En 1938, la famille Smrodyni décide de retourner en France, car le père retombe malade et la situation du pays s'envenime. Cette décision, Charles dit ne l'avoir jamais vraiment comprise, car son père, qui suit de près ce qui se passe dans le monde, sait que la situation européenne se dégrade.

Arrivés en France, ils habitent à Montreuil, puis au Kremlin-Bicêtre.

La guerre, un long et terrible voyage

En 1940, pour la première fois, la famille voit des Allemands. À chaque fois que l'alarme retentit, la population descend dans les caves ; Charles en fait l'expérience. Convoqué pour se faire recenser, Samuel fuit en train vers la Côte d'Azur, à Agay dans le Var, car il sait le risque encouru à cette époque. Peu de temps après, c'est l'exode, Naomie part avec ses enfants à Pacy-sur-Eure, où ils sont hébergés par Mme Langlois.

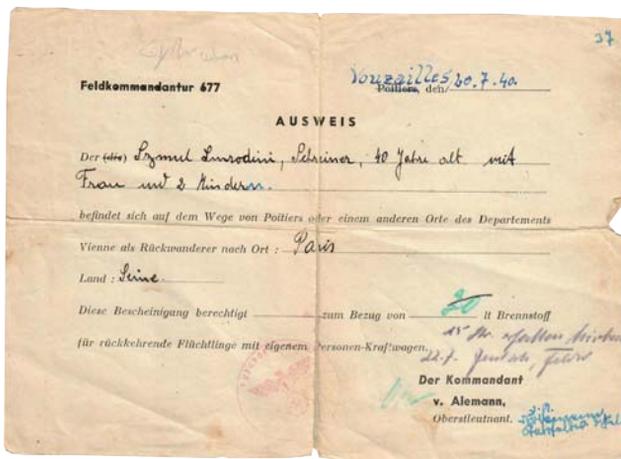
Depuis Agay, Samuel prépare le passage de la famille en zone libre, en novembre 1941. La famille sait que cette traversée est dangereuse, elle se fait la nuit avec un passeur fiable et de confiance. Noémie, Judith, et Charles réussissent à passer la ligne de démarcation et à rejoindre Samuel, ils sont enfin tous réunis à Pau. Sentant le danger arriver, les parents envoient Charles et sa sœur Judith à Aulus-



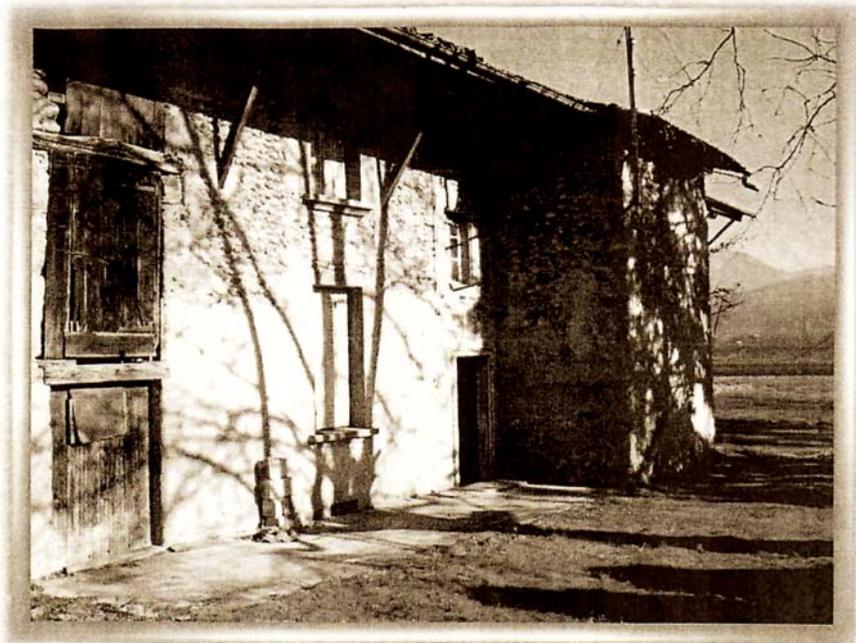
*1940. À Pacy-sur-Eure,
chez Mme Langlois.*

les-Bains pour qu'ils trouvent refuge chez une amie, Mania Rabinowtiz. Ils apprendront plus tard que Mania et son mari faisaient partie de l'Orchestre rouge, un des groupes de résistants les plus importants de la Seconde Guerre mondiale. C'est là que Charles est confronté pour la première fois à une rafle, tout près de là où ils passaient la nuit. Charles et Judith voient des soldats allemands emmener des juifs de manière brutale et violente. Il en garde un terrible souvenir.

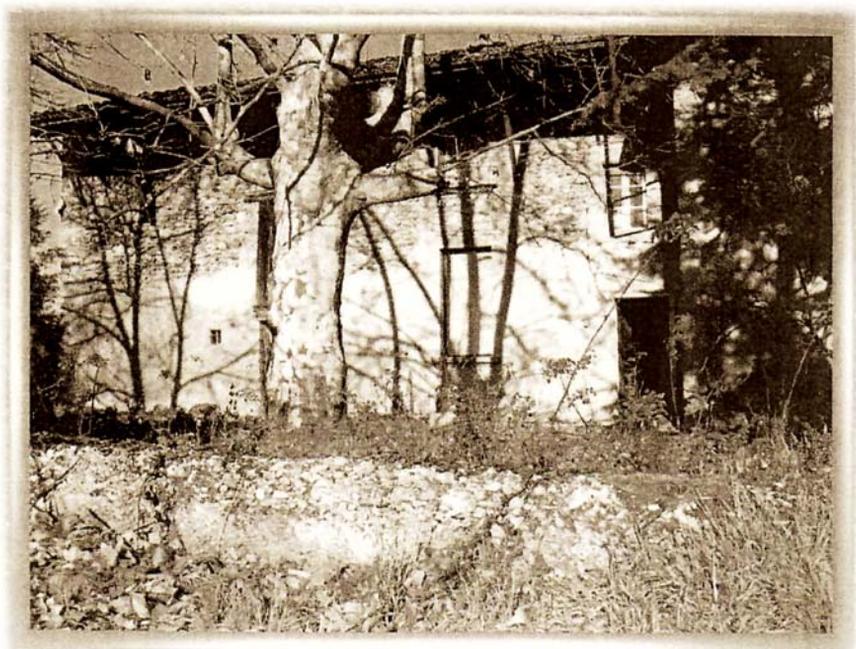
En novembre 1942, le père de Charles estime que les grandes villes sont plus exposées au danger et décide de partir. Ils arrivent à Francesca, un village près d'Agen dans le Lot-et-Garonne, où Samuel trouve un emploi de menuisier. Charles va à l'école, mais c'est un élève assez dissipé et très rêveur, il n'arrive pas à s'adapter au système scolaire. En avril 1943, un gendarme vient les avertir qu'il est préférable de partir et leur délivre des sauf-conduits. Mais Judith reste sur place, car étant française, elle encourt moins de risques et peut rejoindre sa famille plus tard. Après une étape à Grenoble puis à Uriage, la famille Smrodyni arrive à Saint-Romans. Le père a de nouveau trouvé un travail d'ébéniste, chez M. Brunet qui leur prête un petit logement. Judith trouve à se cacher dans une ferme à l'extérieur du village, chez la famille Boucher, qui recevra plus tard le titre de « Justes parmi les Nations ». Le frère de Mme Boucher, curé, veille à ce que Judith fasse bien ses prières juives.



1940. Ausweis délivré à Vouzailles pour toute la famille.



Saint-Romans (Isère), ferme ou Judith, ma sœur, était cachée.



Un jour, le maire du village vient leur conseiller de partir au plus tôt, car une rafle se prépare. Judith décide de monter chercher un abri dans la montagne ; après avoir repéré une lumière, elle rencontre un berger qui est le père de Mme Ageron, propriétaire de la ferme. Il accepte d'accueillir la famille. Charles et ses parents y restent pendant un an. Samuel et Charles deviennent bergers, et gardent les moutons, Naomie aide aux travaux ménagers. Mais la situation empire. Le danger se faisant plus pressant, Samuel décide de trouver une cachette plus sûre et plus isolée encore, plus haut dans la montagne. Il prend contact avec les frères Idelon qui fabriquent du charbon de bois dans un endroit très isolé en pleine forêt dans la montagne. Les deux frères Idelon, résistants, décident de cacher la famille et leur prêtent leur baraque à outils, située à côté des fours, où il n'y a ni eau ni électricité. Ils y restent pendant un an. Judith, qui à l'époque n'a que 17 ans, monte tous les vendredis ravitailler la famille. Elle emprunte des chemins chevronnés très escarpés et ne rejoint parfois la baraque qu'à la nuit tombée. Parfois, son père descend à sa rencontre. Les deux frères Idelon leur apportent des pommes de terre ainsi que des nouvelles quant à la tournure des événements. Plus tard, après la guerre, les frères Idelon seront également reconnus « Juste parmi Les Nations ».

Les Allemands finissent par envahir le plateau du Vercors. Ils pratiquent la politique de la « terre brûlée » et brûlent tout, fermes et maisons sur leur passage, souvent avec les habitants à l'intérieur. Ils suspectent tous les habitants du Vercors d'appartenir au maquis. L'aviation allemande bombarde les « repaires » de résistants. Les avions passent au ras des arbres, juste au-dessus de la baraque. Charles nous dit que l'on pouvait voir les pilotes dans leur cockpit. Le danger d'être repéré, mitraillé ou bombardé est bien réel.

Son père décide alors de creuser une fosse qu'il recouvre de branchages pour mettre la famille à l'abri. Charles a une peur bleue des avions et en garde encore aujourd'hui un souvenir terrifiant. Le 14 juillet 1944, à Vassieux-en-Vercors, alors que la population locale attend un parachutage d'armes destinées au maquis local, ce sont des planeurs qui transportant des troupes allemandes qui atterrissent à la place des Américains.

C'est un véritable carnage dans la population. La situation à Saint-Romans est risquée pour Judith, elle doit rejoindre les siens. Le danger se fait plus pressant et Samuel doit mieux cacher sa famille. Il décide donc de changer d'endroit. Il se souvient d'une caverne à flanc de montagne où il venait se réfugier les jours de forte pluie avec le troupeau de moutons et de chèvres. Dans cette caverne, où ils vivent quatre mois entre mars et août 1944, il est impossible



de faire du feu le jour, de peur d'être repéré à cause de la fumée. C'est seulement à la nuit tombée que Naomie prépare un petit repas chaud sur le réchaud à alcool. À cause du froid, elle attrape une pneumonie. Sa vie est en danger. Judith prend la décision de descendre à Pont-en-Royans à la recherche d'un docteur. Les frères Idelon la conduisent chez le docteur Aubry. Il accepte immédiatement de se rendre dans la montagne pour la soigner et grâce au « miracle » de la pénicilline que le docteur a emportée avec lui, Naomie a pu être sauvée. La famille apprendra plus tard que ce docteur était le chef du maquis de Pont-en-Royans et qu'il avait pris beaucoup de risques.

Avant de se réfugier dans la caverne, le père de Charles avait demandé aux Ageron de diffuser des musiques très fortes par leur radio pour annoncer, le moment venu, la libération du Vercors, afin qu'ils puissent sortir de leur cachette. En août 1944, la famille entend cette musique retentir, et ils peuvent enfin sortir.

Entre temps, les Idelon sont dénoncés comme maquisards aux Allemands par la Milice française. Une patrouille allemande arrive par surprise et envahit la ferme. Le plus jeune des frères, voulant s'échapper par une fenêtre, est grièvement blessé d'une rafale de mitraillette. Il réussit néanmoins à poursuivre sa fuite et tant bien que mal réussit à rejoindre Pont-en-Royans où il décédera à son arrivée. Son frère Auguste est emprisonné provisoirement dans la grange de la ferme.

Il réussit à s'échapper et rejoint son groupe de maquisards à Pont-en-Royans. Lorsqu'après l'enterrement du frère, Auguste et ses parents remontent à la ferme, aux Arnoux, c'est pour découvrir qu'elle a brûlé et fume encore : les Allemands l'ont incendiée. Seule la grange peut leur offrir un gîte. La famille de Charles redescend à Saint-Romans.

Son père se rend immédiatement à Paris pour organiser leur retour. Charles retourne provisoirement en classe. Il raconte comment depuis la fenêtre de la classe, il aperçoit le coin de montagne où il a passé des moments très dangereux et difficiles, mais aussi d'autres plus heureux où il pouvait seul se perdre en forêt et passer son temps à observer animaux et plantes. Il se souvient ne pas pouvoir détacher le regard de la montagne et que la maîtresse le rappelle constamment à l'ordre parce qu'il n'écoute pas et passe son temps à rêver. Il reconnaît que c'est depuis cette époque qu'il lui est très difficile de se concentrer plus de trente minutes, ce qui aura été un handicap majeur dans sa vie.

À Saint-Romans, un matin très tôt, quelques hommes du village viennent demander au père de Charles de descendre dans la rue. Il voit trois soldats allemands en uniforme, entourés par les villageois. Ils expliquent à Samuel qu'il s'agit d'Allemands faits prisonniers au petit matin sur la route. Sachant que la famille est juive, ils pensent offrir au père de Charles la possibilité de prendre une petite revanche pour les souffrances subies. Les villageois le poussent à brutaliser ces soldats allemands. Charles nous raconte qu'il regardait son père et le voyait paralysé, et incapable de parler. Bien que Samuel parle allemand, Charles se souvient des quelques mots que son père a dits devant les soldats en yiddish : « *Voilà, mon fils, nous sommes juifs et Hitler, ce salaud, ne nous a pas eus* ». Charles poursuit en racontant comment un des soldats allemands sort de sa poche une photo qu'il montre au père en expliquant qu'il s'agit de ses propres enfants et qu'il voudrait les revoir plutôt que se faire tuer par le maquis. Charles nous explique que la nuit, il y avait des gardes organisées pour surveiller les routes. Les Allemands cherchaient à rejoindre coûte que coûte l'armée américaine débarquée en Provence. Ils voulaient surtout ne pas être faits prisonniers par les maquis et être rapidement fusillés.

L'après-guerre, un nouveau départ

Fin 1945, de retour à Paris, la famille s'installe dans un petit logement de 2 pièces à Montreuil-sous-Bois. Charles est inscrit dans une école communale, mais n'arrive pas à s'adapter à cette nouvelle vie, ce sont pour lui ses « années noires ». C'est un difficile retour à la réalité. Dans la rue, lorsqu'il entend le bruit d'un avion, il prend peur et se cache. Il dit avoir mis longtemps avant de comprendre qu'un avion servait à transporter des passagers plutôt qu'à larguer des bombes. Ses parents l'envoient ensuite dans une école juive, il devient interne à l'école Maïmonide de Boulogne. Il a gardé de cette école et de cette période, une fois encore, de très mauvais souvenirs. Les classes ne sont pas chauffées en hiver et, mauvais élève, il doit se lever la nuit dans le froid pour terminer ses devoirs. Il rentre chez lui à Montreuil le vendredi midi, veille du Shabbat. Il faut aller immédiatement aux bains-douches, car leur logement n'a ni salle de bains ni W.-C.

Le programme du dimanche matin consiste à faire, ou plutôt essayer de faire, ses devoirs ; ses parents n'ont pas trop le temps de s'occuper de lui. Souvent puni pour ses mauvaises notes, il est consigné le week-end. Charles nous raconte qu'une fois, encore consigné et désespéré de rester au collège, il prétexte un fort mal au ventre. On le fait rentrer chez ses parents, leur demandant d'emmener Charles en urgence chez un médecin. Ce médecin, dont il taira le nom, diagnostique une



1945. Photo de famille à Montreuil, après la guerre.



1946. Ma mère, ma sœur Judith et moi à Montreuil-sous-Bois.

crise d'appendicite. Un rendez-vous est pris immédiatement à la Clinique des Bluets dans le XI^e arrondissement de Paris. Charles, n'ose pas avouer à son père qu'il n'a jamais eu mal au ventre et ce n'était qu'un prétexte pour rentrer à la maison. Charles s'est donc fait opérer sans nécessité aucune. Charles est ensuite renvoyé de Maïmonide, ses parents l'inscrivent dans un autre collège juif, Yabné, situé dans le V^e arrondissement de Paris, rue Claude Bernard. Il garde de très bons souvenirs de cette époque. Les classes comptaient de cinq à dix élèves seulement. Il se souvient d'une bonne ambiance. Souvent les fins de semaine pour le Shabbat, il part avec certains autres camarades à Orsay, à côté de Paris, à l'École des Cadres créée juste après la guerre et devenue célèbre pour avoir hébergé et formé des philosophes, des psychanalystes reconnus depuis. Il passe le week-end à écouter des cours passionnants. Mauvais élève malgré tout, et détestant l'école, à 14 ans il commence à aider son père qui développe un brevet rapporté de Palestine, un ustensile destiné à cuire la pâtisserie. Appelé « Four Nauma », cet ustensile était très répandu dans la communauté juive de Paris principalement puis s'est ensuite développé dans toute la France. Puis Charles intègre les EEIF, les scouts juifs de France. Il reconnaît que ce passage chez les scouts lui aura été d'un grand secours et bénéfique pour son comportement et aura contribué à lui inculquer un mental positif, qui lui faisait défaut jusqu'alors. Il est ainsi devenu plus tard dans ses activités un vrai « meneur d'hommes ».

En 1952-1953, ses parents l'envoient en Israël, pays dont l'indépendance vient d'être déclarée. Il travaille quelques mois dans un kibboutz (ferme collective) à Kfar Guiladi, près de la frontière syrienne. En 1953, des rumeurs se répandent quant à la possibilité d'une nouvelle guerre mondiale possible en Corée ; le père de Charles prend peur. Il ne veut pas, comme en 1940, rater le dernier bateau pour l'Uruguay où son frère l'attendait et lui avait tout préparé pour accueillir la famille. À l'époque, ils devaient embarquer à Bordeaux, mais la région avait été déclarée « Zone occupée ». Charles décide donc de partir avec eux plutôt que de retourner en Israël, où il était attendu. La famille s'installe à Montevideo. Personne ne parle espagnol mais Charles apprend très vite la langue. Après plusieurs emplois sans intérêt, il se fait engager par la compagnie Air France.

Un jour raconte-t-il, un ami lui donne l'idée de créer une émission en français sur l'une des radios locales. Charles retient l'idée et trois semaines plus tard, sans la moindre expérience radiophonique, il démarre sa première émission de radio en langue française avec l'interview de l'Abbé Pierre, de passage à Montevideo et en route pour Buenos Aires. Cette émission est écoutée dans toute la partie sud de l'Amérique latine. Il raconte comment, bien que sans culture, il interviewe les artistes et les personnalités de passage dans le pays. Une année, il parvient même à couvrir le Festival de cinéma français qui se tient alors à Punta del Este.



1945, Budapest. Au centre, Véronika mon épouse retrouve sa mère qui revient des camps.



1960. Mon mariage avec Véronika.

En 1957, Charles rencontre Veronika, née à Budapest en 1941, à la sortie d'un spectacle. Elle n'a pas connu son papa, pris et déporté par les Hongrois pour servir de main-d'œuvre aux Allemands puis exécuté, mais a pu retrouver sa maman, libérée des camps en 1945 par les Russes et ayant rejoint sa famille vivant à Montevideo. Trois ans après leur rencontre, en juin 1960, Charles et Véronika se marient. Elle l'aide dans son émission quotidienne intitulée « Cocktail de Paris ». Charles garde la nostalgie de Paris, il persuade sa femme de rentrer en France. À son arrivée en France, Véronika a 19 ans et ne parle pas un mot de français. Un an plus tard, elle le parle sans accent ! En 1961 naît Michaël, leur premier enfant. Il est suivi en 1964 de Joël, qui décédera en 1985 à l'âge de 21 ans, suite à un arrêt cardiaque.

Charles travaille pour l'*Encyclopédie Britannica* diffusée à l'époque en France uniquement en anglais. Il est responsable du bureau de vente à Nice. Son activité consiste à vendre l'ouvrage sur les porte-avions, auprès des soldats de la marine américaine dans la baie de Cannes. Ne parlant pas un mot d'anglais, Charles doit apprendre par cœur en anglais les phrases les plus efficaces de conversation pour être un bon vendeur.

En 1957, il change d'activité et devient, à Paris cette fois, vendeur d'immobilier de vacances pour le représentant français d'un gros promoteur espagnol. Après un an, grâce aux résultats obtenus, il prend la place du représentant français.

En 1969, la famille déménage en Espagne pour vivre à Madrid. Charles a en effet été recruté par un « chasseur de têtes » pour occuper le poste de Directeur commercial international du principal promoteur espagnol d'immobilier de vacances. En 1975, il monte son propre cabinet de consulting immobilier à Madrid, fonction qu'il poursuivra ensuite à Paris. Son cabinet représente un nombre important de promoteurs espagnols. Il travaille également comme conseiller pour la Banque mondiale dans le domaine du développement touristique pour les pays en voie de développement.

Après un passage dans les activités de conseil en placements financiers, Charles prend sa retraite en 2003. Il souligne que, comparé à la majorité de ses amis qui ont vécu la Shoah et les souffrances qui y sont associées, il pense avoir été malgré tout un privilégié pour avoir vécu toute cette période aux côtés de ses parents et de sa sœur. Il considère n'avoir pas souffert. Ce n'est que longtemps après la guerre qu'il a commencé à prendre conscience des séquelles, traumatismes, manques et faiblesses, tout ce qui a fait défaut à son développement et particulièrement dans ses activités professionnelles. Quelques années plus tard, Charles retourne sur les traces de son passé et redécouvre les lieux de son enfance. Il a gardé contact avec les familles qui leur sont venues en aide. Sa sœur Judith a aujourd'hui quatre-vingt-douze ans. Elle vit à Jérusalem entourée de ses deux enfants Myriam et Alexandre, de ses trois petits-enfants et de ses quinze arrière-petits-enfants.

Pour conclure, Charles nous dira : « *La vie, il faut la vivre : on ne sait pas ce que demain nous amène* ». ♦



*Charles Smordyni avec les élèves :
Farès Doumi, Clara Karvyrchine, Lytia-nah Koné et Jade Le Ray.*